La Via della Costa

Commence alors le parcours italien. Avant le départ, j'avais opté pour la traversée de la Ligurie d'ouest en est. La promenade du Soleil me conduit à la frontière. Le chemin passe ensuite en surplomb pour arriver à Ventimiglia : je suis subjugué par la beauté de la côte, les paysages, la mer à l'infini, sous un soleil qui ne perturbe nullement ma progression.

Ventimiglia - La cathédrale Santa Maria Assunta

Malheureusement le seul guide (italien) de cette voie ne va pas offrir toutes les garanties, c'eût été trop beau : chemin décrit non balisé sur le terrain (contrairement à ce qui est écrit) ou alors balisages correspondant à des chemins qui ne sont pas forcément les miens ; pas de cartes, mais des schémas insuffisants ; et surtout un manque de fiabilité dans les hébergements proposés. Ainsi, je souhaitais faire étape à San Remo : impossible de joindre quelqu'un. Plus loin, dans une paroisse décrite comme accueillant des pèlerins, on me répond par la négative ; ou bien je n'obtiens pas de réponse à mes mails ; certaines fois, je ne peux pas avoir d'interlocuteur au téléphone. Je vais donc devoir improviser (in italiano naturalmente !).

Pour la première nuit, je m'arrête plus tôt à Bordighera, dans l'ex-seminario : j'avais dû parlementer plusieurs minutes au téléphone pour que l'on consente à m'accueillir. Là, des migrants sont hébergés, car le diocèse leur a ouvert les portes de ses maisons, à ce que j'ai lu dans le journal.

Mercredi 29 juin, je pars aux aurores en direction de San Remo où je prends la piste cyclo-piétonne aménagée sur l'ancienne voie ferrée ; c'est très agréable à marcher, les

Porto Maurizio

paysages sont magnifiques entre mer et montagne et je croise beaucoup de gens à pied ou en vélo. Un avantage de cette voie est que de temps à autre on traverse une « galleria » plus ou moins longue et c'est un rafraîchissement très appréciable par la chaleur. Mes problèmes de recherche d'hébergement empirent et tournent presque à l'obsession.

La traversée d'Imperia est longue, mais aussi très pittoresque. Arrivé à Diana Marina, je me fais expliquer mon chemin par un buraliste : je dois aller à Diana Calderina ; eh bien oui : c'est le village sur la hauteur qui est atteint au bout de 2 km de côte escarpée : le Père Luca m'héberge dans un « ostello » au rez-de-chaussée du presbytère : un lieu exceptionnel qu'il a aménagé et où est concentrée la substantifique moelle du pèlerinage, que ce soit de Compostelle ou de Rome. On y trouve de tout. Le Père Luca est apparemment une figure locale, assez jeune et dynamique. De là-haut j'ai une vue phénoménale sur la baie de Diana Marina.

Le lendemain est un jour important et attendu pour moi. Je pars sur le lungomare en direction d'Albenga. Mais auparavant, je m'arrête à Laigueglia, charmant village de bord

La baie de Laigueglia et d'Alassio

de mer dans une baie de carte postale. En tant que généalogiste, j'ai découvert pendant ma préparation de voyage que mon ancêtre Antonio Balestra, venu d'Italie vers 1750, était natif de ce village, dans les Etats de Gênes, diocèse d'Albenga. Ses parents étaient marchands à Laigueglia et lui vient s'installer à Besançon où il marie une fille de la ville. Ils ont entre autres une fille née en 1766 à Besançon qui va marier un aborigène de Germéfontaine et qui décédera à Villers la Combe où elle était devenue cultivatrice.

Sans chauvinisme aucun, Laigueglia est une bourgade magnifique avec un centre ancien bien rénové, une vie interne, un lungomare que le promeneur ne peut qu'admirer. Je dois m'arracher à cette contemplation pour poursuivre mon chemin, grimper dans la montagne et faire une expérience périlleuse : je suis à flanc de coteau, le chemin est tout à coup interdit aux piétons par un panneau : que faire ? N'ayant pas d'autre possibilité, je brave l'interdit, escalade la barrière et me retrouve quelques centaines de mètres plus loin devant un amas de rochers : la montagne a glissé vers le bas, formant un bloc difficilement franchissable. Courage, Philippe, ne regarde pas en bas, ça pourrait être le moment de prier ; j'escalade les blocs avec précaution et concentration et retrouve sans encombre le chemin ferme de l'autre côté avec l'autre barrière à escalader : j'ai eu chaud au propre comme au figuré.

La traversée de la vieille ville d'Albenga, très pittoresque, remet de l'ordre dans mon mental. Une nouvelle ascension s'offre à moi ; chaque fois, les points de vue

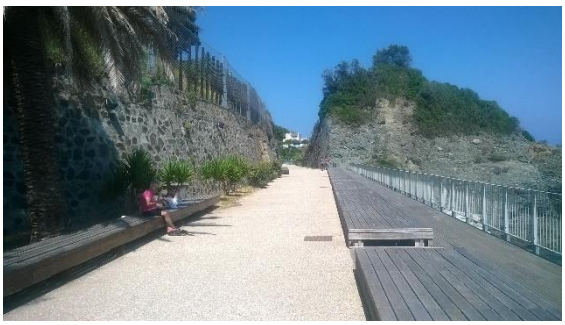
Ci-dessus : Albenga
Ci-dessous : les points de vue magnifiques se succèdent

sont fantastiques, 300 ou 400 m au-dessus de la mer, mais la descente reste au bout du compte souvent ardue. Je suis soulagé d'arriver à Borghetto et de suivre le lungomare, puis la via Aurelia jusqu'à Finale Ligure. Comme je n'ai rien pu anticiper pour l'hébergement

(rien pour les pèlerins) et que je ne veux pas me prendre la tête avec cette question, je m'arrête dans le 1er albergo 2 étoiles venu (hôtel italien). Le patron ne parle qu'italien (de toute façon en Ligurie comme ailleurs pratiquement personne ne parle français), mais il accepte d'héberger le pèlerin que je suis. Quand il voit ma carte d'identité, son visage s'illumine et là il me raconte tout de go que son père est né par hasard à Besançon (on trouve des Victor Hugo partout), ville qu'il ne connaît pas autrement. A partir de là, je peux lui demander n'importe quoi.

Le vendredi 1er juillet, j'aborde le dernier mois de mon périple par la difficulté du jour : 220 m de dénivelé d'un coup sur un sentier très pentu avec des passages en rocher. Tout va bien jusqu'au moment où il y a un problème entre le guide et le terrain : 1 km en montagne dans la mauvaise direction (car on espère toujours trouver des balisages qui sont

quelquefois très espacés), retour sur mes pas. Ensuite j'amorce une assez longue descente sur Noli. L'agglomération de Savona (connue des Français pour les départs des ferries vers la Corse) est très rébarbative à traverser (cela ne peut être toujours beau !). Heureusement le lungomare est plaisant et mes pas me portent



En chemin sur le lungomare

jusqu'à Varazze, belle bourgade en bord de mer où je pose mon sac dans le premier hôtel venu qui a une chambre disponible.

Le lendemain est une journée particulière avec une difficulté importante : la traversée de Gênes : 20 km dans le guide ; de plus sans balisage, mais je ne le sais pas encore ; et j'ai l'adage en tête : où il y a Gênes, y a pas de plaisir ! Cela va se vérifier. A Arenzano, route et chemin sont coupés avant le tunnel à cause d'éboulements. Que faire ? Avec le guide, je n'ai pas d'alternative. Je me renseigne auprès de gens (car la seule possibilité routière est l'autoroute dans la montagne et je refuse de prendre le train). On m'indique une petite route qui grimpe en lacet pour franchir la montagne qui se jette dans la mer. Le temps, pour une fois, n'est pas très beau ; la descente est hyperrapide de l'autre côté (27 %) ; je finis quand même par arriver à Voltri, la porte de Gênes.

Je m'arme de courage et de patience pour une traversée assez laide. Au bout de 15 km, voyant l'heure tourner et n'étant pas encore arrivé au centre de la ville, je demande conseil à un Italien qui me dit de prendre le train (il y a une gare proche), concluant ainsi : « Vous descendez à la prochaine station ; pas besoin d'acheter un billet » (sic ! On est en Italie ou on ne l'est pas). Cela ne m'empêche pas d'être anxieux et de scruter la survenue éventuelle d'un contrôleur. A la descente du train, cela s'avère encore assez compliqué d'arriver à la place du Caricamento : je dois questionner encore 3 personnes qui me renseignent aimablement. Là, c'est encore un

Gênes

problème, car le guide mentionne une rue à 2 km de la place : pas idéal pour trouver son chemin. Le beau temps revenu, je retrouve un balisage et je quitte la ville « en secouant la poussière de mes chaussures », mais les gens rencontrés m'ont été très serviables. Je traverse encore plusieurs localités accolées sur de belles promenades le long de la mer pour arriver à Nervi où je loge dans une bâtisse ancienne au milieu d'un parc. Je suis content

Nervi, le pont romain

d'en avoir terminé avec l'étape qui m'inquiétait le plus depuis la traversée de Montpellier.

Le lendemain, grand soleil : je pars sur la promenade Anita Garibaldi : je surplombe une mer qui est déchainée ce matin. Je traverse

Depuis la passegiata Garibaldi

une baie magnifique pour grimper sur la montagne par le Monastère San Prospero et l'église San Michele. Après une descente dans une vallée verdoyante, j'arrive à Rapallo : je suis fasciné par la beauté et l'animation de cette ville ; la baie que je surplombe depuis l'église Sant' Ambroglio est la plus belle que j'aie vue jusqu'à présent, et j'en ai vu beaucoup toutes plus belles les unes que les autres. De même que sur la Via Francigena je suis tombé amoureux de la Toscane, je suis également fortement attiré par la Ligurie et je n'ai encore pas tout vu : il manque encore le Cinque Terre à mon tableau de chasse ! Après un beau parcours dans un bois et le long de la côte, j'arrive à Sestri Levante où j'ai trouvé un hébergement pèlerin : l'Opera Madonnina della Grappa, centre de spiritualité, où je suis accueilli avec tous les honneurs dus à ma condition. Partout, je suis « le » pèlerin : évidemment, il n'y en pas d'autre !

Sestri Levante

Parti très tôt le lendemain matin de Sestri Levante, je m'attends là à une étape à dénivelé : à Riva Trigoso, je monte dans la montagne par un beau chemin, puis des sentiers, d'où je jouis de points de vue extraordinaires sur la mer et les montagnes environnantes. Après Lemeglio, le sentier est coupé par des éboulements (on sait maintenant combien le sous-sol est tourmenté en Italie) : il est absolument impossible de passer, mais pour une fois une déviation très raide par le Mont Incisa est bien balisée : cheminement en solitaire dans une montagne sauvage, vide de tout randonneur et à plus forte raison de pèlerins. La descente sur Deiva Marina est aussi raide que la montée. La progression devient épique pour traverser le lit d'un torrent : à peu près 100 m de large avec une marche d'1,50 m à descendre pour atteindre le lit où ne coule heureusement qu'un filet d'eau, des arbres enchevêtrés, et de l'autre côté aucune pancarte. Je trouve un chemin dans les broussailles, une pancarte à moitié effacée m'indiquant que je vais à Costa, puis plus rien sur 3 km.

Je décide alors de m'obstiner (Comtois rends-toi, nenni ma foi !), bien que le guide soit d'une clarté ténébreuse quant au chemin à suivre : alléluia ! En haut de la montée, la forêt s'éclaircit et j'arrive à Costa. Je suis donc resté en vie, sur le bon chemin. Je descends sur des escaliers tous les villages successifs, mais quelque chose a dû m'échapper : arrivé en bas, je ne vois plus où aller. Je prends alors un autre chemin, sur route, puis dans la montagne, toujours accompagné de points de vue superbes que j'ai du mal à apprécier dans les circonstances, tenaillé par l'anxiété de me perdre dans la montagne, car ici pas question de rencontrer quelqu'un : c'est le désert humain absolu. Tout à coup, je trouve une vague indication que je vais à Bonassola, mon objectif. La descente est rapide, je n'ai jamais été sur le chemin décrit dans le guide, j'ai parcouru bien plus de kilomètres, mais j'atteins le village avec soulagement.

Dieu merci, je rejoins ensuite la piste cyclo-piétons avec des galeries qui me rafraichissent la cafetière (italienne, elle commençait à bourdonner). A Levanto, je

Levanto

tourne en ville pour trouver mon chemin ; je sais qu'il faut grimper raide pour terminer dans la montagne : Fontona, nid d'aigle perché sur un rocher, le col de Gritta. Arrivé au col, il faut encore grimper 2 km sur la route : l'arrivée au sanctuaire de Soviore se gagne aux mollets, à la sueur et au mental. Je suis accueilli par les sœurs. Le sanctuaire domine la baie de

Le sanctuaire de Soviore et la vue sur Monterossi al Mare

Monterossi al Mare et je suis dans les Cinque Terre : c'est absolument grandiose et j'oublie rapidement après la douche toutes les difficultés du jour. Inutile de préciser que je suis seul dans un hébergement pèlerin immense.

Le mardi 5 juillet, je suis un peu tendu au départ, car je dois traverser les montagnes des Cinque Terre et les souvenirs des difficultés de la veille me hantent. Que va-t-il se passer aujourd'hui ? A 5h du matin, la vue sur la baie est saisissante. Je pars vers le col de Termine qui est proche. Là, je choisis l'option de passer par la montagne, plutôt que de redescendre vers la mer et remonter ensuite. Je suis dans le parc naturel des Cinq Terres et les chemins sont très bien balisés avec marques et pancartes aux croisements : un vrai plaisir que je n'avais pas connu depuis longtemps. La première partie

jusqu'au col de la Cigoletta présente des côtes et des descentes à fort pourcentage ; puis jusqu'au col du Telegrafo, le chemin est plus en faux plat. Là je suis tranquille, car je sais que je commence à descendre sur Biassa et à quitter définitivement la montagne : de Biassa, j'aperçois en bas le golf de La Spezia, dernier objectif en Ligurie.

Je commence à penser à la Toscane, la plus belle région que traverse la Via Francigena, sans aucune difficulté de repérage du chemin. Par contre, à La Spezia, c'est encore une dernière fois la galère pour trouver le chemin non balisé et mal décrit, surtout dans la zone industrielle : mais enfin, je n'allais quand même pas croire m'en tirer comme cela sans devoir tourner et chercher. Je suis heureux de faire mon entrée dans Sarzana, la première d'une série de villes toscanes que j'aime particulièrement. Je suis sur la Via Francigena de Sigéric : plus de problème, il n'y a plus qu'à marcher sur Rome et franchir le Rubicon (ce que je suis d'ailleurs avec le soleil). Je me rends à mon gite à l'église San Francesco où je suis accueilli à la sacristie. Là, je rencontre des Italiens, une Allemande et une Française. Je vais dorénavant voir un peu plus de monde.

Entrée en Toscane à Sarzana

Suite de mon aventure :
sur la Via Francigena de Sigéric